

Revue de presse: La Pellegrina



Les Traversées Baroques

Direction musicale: Etienne Meyer

Direction artistique: Judith Pacquier

1, 2, 3 et 4 février 2014 à l'Opéra de Dijon

Revue de presse

« Les Traversées baroques, sous la direction souple, attentive et généreuse d'Etienne Meyer nous offre des couleurs dignes des plus grands peintres de la Renaissance. Jamais les intermèdes n'avaient jusqu'alors trouvés des interprètes aussi accomplis. La texture orchestrale est tout à la fois luxuriante et onirique tout en soulignant une virtuosité théâtrale qui nous emporte tout au long de la soirée bien loin du XXI^e siècle. »

Monique Parmentier, ODB Opéra, 8.02.14

EN FAMILLE

Noces en musique

■ Au Grand Théâtre de Dijon, *La Pellegrina* ravive les fastes d'un mariage ducal dans la Florence des Médicis.

En 1589, Ferdinand de Médicis épouse Christine de Lorraine. « Deux semaines de festivités somptueuses, pour réaffirmer l'influence de la puissante famille florentine », explique Judith Pacquier, directrice artistique des Traversées baroques. *Durant cette éblouissante quinzaine, une comédie fut représentée : La Pellegrina. Comme il était d'usage alors, des intermèdes musicaux "meublaient" les longs changements de décors...* » Ces cinq tableaux indépendants avaient été confiés à divers compositeurs, dont Giulio Caccini et Jacopo Peri, auteur, quelques années plus tard (en 1600), d'*Euridice*, le premier opéra qui nous soit parvenu.

L'Opéra de Dijon a confié aux Traversées baroques, sous la direction d'Étienne Meyer, et au metteur en scène Andreas Linos le soin de faire revivre en 2014 la joyeuse effervescence de cette *Pellegrina*, au carrefour de la Renaissance et de l'âge baroque. « Nous avons dû faire preuve d'ingéniosité pour

adapter ce spectacle inouï sans en perdre la verve ni la magnificence, reprend Juliette Pacquier. Pensez ! En 1589, il y avait 120 musiciens sur scène et, en coulisses, 12 équipes de techniciens, 50 personnes dans l'atelier de couture qui préparaient les 286 costumes ! »

Pour aider les spectateurs à mieux décrypter les codes narratifs et musicaux de ces intermèdes aux intrigues mythologiques, l'Opéra de Dijon organise des ateliers pour tous les âges et toutes les curiosités. Ainsi, les plus jeunes réaliseront des maquettes de décor et s'essaieront à confectionner des pâtisseries baroques « *aux couleurs de la Pellegrina* » : pas de fête réussie

sans triomphe de la gourmandise ! Jusqu'au 6 février, une exposition photographique dans le foyer du théâtre présente les accessoires de mode, inspirés de la Renaissance, créés par des femmes de l'agglomération dijonnaise.

Autant d'« entrées » pour apprivoiser un univers artistique qui ne demande qu'à être largement partagé : « *Cette musique déborde de vie, de chaleur, de couleurs, s'enthousiasme Judith Pacquier. La part d'improvisation laissée aux artistes ajoute une spontanéité – maîtrisée – vraiment formidable !* »

EMMANUELLE GIULIANI

Jusqu'au 5 février.

RENS.: 03.80.48.82.82 et www.opera-dijon.fr



CILLES ABEGG

La Pellegrina, une joyeuse effervescence au carrefour de la Renaissance et de l'âge baroque.

Le Bien Public, 13 janvier 2014

ART LYRIQUE. - UN ÉVÉNEMENT MAJEUR AURA LIEU AU GRAND THÉÂTRE DE DIJON DU 1ER AU 5 FÉVRIER.

Voyage au cœur de l'opéra

Isabelle TRUCHON



Le metteur en scène Andréas Linos en pleine répétition de la Pellegrina, une fête florentine. Photo Gilles Abegg

La Pellegrina, une fête florentine transportera le public côte-d'orien à Florence, au temps des Médicis, pour assister aux premiers balbutiements de ce qui allait devenir l'opéra !

Cette Pellegrina , une pièce de théâtre parlé, Girolamo Bargagli l'a écrite en 1579. S'inspirant de la mythologie grecque, elle fait l'apologie de l'amour marital et paraît donc fort adaptée aux circonstances de sa création, l'union de Ferdinand Ier et de Christine de Lorraine (lire l'encadré). Elle est découpée en six morceaux, simplement numérotés, et, imitation du théâtre antique oblige, chaque partie est séparée de la suivante par des intermèdes chantés.

Apparus à Ferrare à la fin du XVe siècle, ceux-ci étaient destinés, à l'origine, à souligner le changement d'acte. Mais, un siècle plus tard, à Florence, ils deviennent de spectaculaires tableaux mythologiques dont la splendeur éclipse totalement la comédie qu'ils sont supposés mettre en valeur. Leur importance est telle que La Pellegrina est parvenue jusqu'à nous, non comme une pièce de théâtre, mais comme la célébration de la naissance de l'opéra tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Concrètement, elle en est, cependant, encore très éloignée. Mais elle profite des réflexions menées, depuis 1575, au sein de la Camerata fiorentina, créée par le Comte Giovanni de Bardi, qui rassemble des poètes, des musiciens et des philosophes humanistes, dont la principale préoccupation est de redonner à la musique et à la voix la faculté d'émouvoir l'âme et de susciter, ou d'apaiser, les passions. Pour y parvenir, ils préconisent le retour à la récitation lyrique de la tragédie grecque. « Favellare cantando », discourir en chantant, leur semble le meilleur moyen d'y parvenir.

La musique au service de la poésie

La définition de l'opéra est désormais posée et La Pellegrina en est le premier essai pratique. Cela ne saurait étonner puisque le Comte de Bardi est le Surintendant des spectacles de la Cour de Ferdinand Ier de Médicis et que les artistes dont il s'entoure pour monter les intermèdes appartiennent à la Camerata fiorentina. C'est notamment le cas d'Ottavio Rinuccini, qui fait office de librettiste, et des musiciens Giulio Caccini et Jacopo Peri, qui, en 1597, signera Dafne, une pastorale qui constituera une deuxième étape vers la naissance de l'opéra.

Dans La Pellegrina, la tradition polyphonique vocale est encore bien présente mais chacun sent qu'elle est désormais dépassée car trop irrespectueuse du texte littéraire, trop envahissante et trop savante. L'heure sonne d'un art nouveau qui verra la musique servir la poésie ! Même si, à Florence, il est encore au stade expérimental, le véritable théâtre lyrique est en marche. La Pellegrina est d'ores et déjà un spectacle complet dans lequel Bardi réussit l'exploit de relier la musique des différents intermèdes, leur texte et les décors pour donner à l'ensemble une apparente unité.

Au Grand Théâtre, le metteur en scène Andreas Linos, Comte de Bardi des temps modernes, a décidé de remplacer le texte de la comédie originelle de Bargagli par un livret, signé Rémi Cassaigne, qui plongera le spectateur au cœur des débats, des intrigues et des luttes intestines qui ponctuèrent les huit mois de préparation du plus ambitieux spectacle du XVIe siècle : La Pellegrina, cette fête florentine à la Cour des Médicis, qui préfigure l'époque baroque et, plus encore, ce genre nouveau que l'on appellera "opéra" !

Représentations au Grand Théâtre de Dijon samedi 1er février, mardi 4 et mercredi 5 à 20 heures et dimanche 2 à 15 heures. Tarifs de 5,50 à 57 €.

CÔTE-D'OR - LOISIRS

Aux sources de l'opéra

Propos recueillis par Isabelle TRUCHON



Etienne Meyer dirige musicalement les Traversées Baroques. Photo Roxanne Gauthier

En avant-première de La Pellegrina , une fête florentine , rencontre avec Etienne Meyer, directeur musical des Traversées Baroques.

Son rayonnement, aujourd'hui européen, ne saurait faire oublier que l'ensemble des Traversées baroques a vu le jour en Bourgogne. Ses directeurs artistiques, Etienne Meyer et Judith Pacquier, sont à l'origine de la création de La Pellegrina, une fête florentine , à l'Opéra de Dijon. Avant de diriger musiciens et solistes sur la scène du Grand Théâtre, Etienne Meyer revient sur cette aventure originale.

Pour ceux qui ne les connaissent pas encore, pouvez-vous nous dire quelques mots sur les Traversées Baroques ?

« L'ensemble est la concrétisation d'un projet que nous partageons, Judith Pacquier et moi, et, surtout, une magnifique aventure fondée sur des échanges avec de jeunes musiciens tchèques désireux de sauver de l'oubli le patrimoine musical baroque de leur pays. Les Traversées Baroques ont vu le jour en 2008, en région Bourgogne, avec l'objectif de faire sortir la musique des sentiers battus. Leur répertoire concerne l'opéra baroque des XVIIe et XVIIIe siècles, en Europe de l'Est et en Italie, "opéra" étant alors synonyme d'œuvres musicales, chantées ou non. »

La Pellegrina, une fête florentine , n'appartient pas à votre période de prédilection puisqu'elle remonte à 1584. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cet ouvrage ?

« Les intermèdes de La Pellegrina sont, pour Judith et pour moi, de vieilles connaissances auxquelles nous avons eu l'occasion de nous frotter au cours de nos études. A l'époque de sa création, l'œuvre a marqué les esprits et il était difficile, pour nous, de résister à la tentation de retrouver le bouillonnement des idées qui agitèrent Florence à la fin du XVIe siècle. Il s'agit d'un moment charnière de l'histoire de la musique, lorsque s'opère le basculement entre la Renaissance et l'époque baroque. Celui-ci est tout à fait perceptible dans La Pellegrina. Ses intermèdes, composés par des auteurs multiples, ne montrent pas de rupture musicale, mais, pour certains, une manière différente de concevoir le texte. Pour la première fois, la masse chorale polyphonique s'efface au profit du chanteur soliste, dont la voix est soutenue par un instrument. L'opéra est né. »

Comment est-ce qu'on défend un projet aussi ambitieux que la résurrection d'une œuvre qui n'a pas été présentée sur une scène depuis 1584 ?

« Le projet date de 2011. Nous avons alors soumis notre idée de remonter La Pellegrina à Laurent Joyeux, le directeur de l'Opéra de Dijon.

Il a trouvé intéressant d'établir un parallèle entre le spectacle "total", tel qu'il ressort du Ring de Wagner, proposé en ouverture de saison, et tel qu'il existait déjà dans La Pellegrina, presque trois siècles auparavant ! Il lui a toutefois paru impératif de maintenir la durée du spectacle dans des limites raisonnables. Pour cela, il a confié à Rémi Cassaigne le soin d'écrire, autour des intermèdes, un livret qui raconterait les tribulations des uns et des autres au moment de la création florentine de l'œuvre. En 2012, les Traversées Baroques sont devenues "artiste associé" de l'Opéra de Dijon. Il ne leur restait plus qu'à se mettre au travail ! »

Concrètement, en quoi a consisté ce travail ?

« D'abord, il a fallu rechercher tous les documents qui se rapportaient à La Pellegrina. Heureusement, les sources sont nombreuses et elles offrent des éclairages différents. Les noces de Ferdinand de Médicis et de Christine de Lorraine ont été l'événement médiatique de 1584 et les Médicis étaient aussi organisés que fortunés ! Les archives nous ont notamment appris que les intermèdes ont nécessité jusqu'à 30 voix. A raison de deux chanteurs par voix, dont chacun était soutenu par deux musiciens, cela fait quand même 120 personnes. Et je ne vous parle pas de l'aspect scénique, des 50 costumiers et des 186 costumes qu'elles réalisèrent ! Inutile de vous dire que la production dijonnaise n'aura pas tout à fait la grandiloquence du spectacle originel, même si son exigence artistique est extrêmement élevée. Aujourd'hui comme hier, La Pellegrina représente un immense défi pour chaque artiste. Mais, surtout, elle est l'une de ces magnifiques aventures humaines, que les Traversées Baroques aiment tant vivre et faire partager au public. »

Info : représentations au Grand Théâtre de Dijon samedi 1er, mardi 4 et mercredi 5 février à 20 heures et dimanche 2 à 15 heures. Tarifs de 5,50 à 57 €.

Dijon, Grand-Théâtre, 1^{er} février 2014, par Eusebius —



Chacun a en mémoire ce petit chef d'œuvre de Britten, *The little Sweep* [le petit ramoneur], histoire d'un groupe d'enfants qui préparent un opéra [*let's make an opera*], et en réussissent la réalisation. Suivant la même démarche, L'Opéra de Dijon nous invite à la gestation d'une production qui n'est pas encore tout-à-fait un opéra : *La Pellegrina*.

La Pellegrina fut commandée pour le mariage à Florence de Ferdinand I^{er}, grand-duc de Toscane avec Christine de Lorraine, princesse de France. Librettiste et musiciens eurent un an de préparation avant que l'ouvrage soit donné, le 2 mai 1589, au Palazzo Pitti*. À la comédie originale de Girolamo Bargagli a été substituée son intelligente réécriture en français, réalisée par Rémi Cassaigne, par ailleurs théorbiste. L'un de ses principaux intérêts réside dans son idée directrice : le spectateur va assister à l'élaboration du spectacle, ce qui en facilitera la compréhension, renforcera la cohérence du couple théâtre-musique et permettra une singulière dynamique. Les six intermèdes, parfois fragmentés pour mieux épouser la trame dramatique, passent du statut de récréation musicale à celui — plus enviable — de moteur de l'action, ce qui rapproche encore davantage cette production du genre qui sera l'opéra. Plus précisément de l'opéra-comique, dans la mesure où les dialogues parlés alternent avec les séquences musicales, sans récitatif, ce dernier n'étant pas encore inventé...

Intermèdes (et sinfonie) sont dûs à six compositeurs au moins, dont trois, ou plus (Marenzio, Caccini et Peri) allaient participer au spectacle comme chanteurs. L'unité stylistique n'en est pas moins réelle, car, à quelques nuances près, tous participent d'un même courant musical.

Les protagonistes (musiciens, entre eux, intendant, interprètes, corps de métiers...) collaborent, débattent, rivalisent, se jalourent, s'opposent... La vie quotidienne de Florence durant cette Renaissance alors à son apogée est un véritable théâtre. Et toute la riche palette expressive est illustrée, du comique burlesque à l'émotion, du nocturne au soleil brûlant.

Sous une apparente simplicité naturelle, la richesse et l'intelligence du spectacle sont extraordinaires : l'esprit de la Renaissance est là, avec ses différentes facettes, intellectuelle, (le modèle de l'antiquité gréco-romaine), mathématique, architecturale et picturale, commerciale, politique et — évidemment — musicale, puisque la musique aura pour vocation de fédérer les arts dans le spectacle total que sera l'opéra, mais n'anticipons pas ! Livret et

musique sont truffés de citations culturelles et/ou burlesques, qui, sans jamais tomber dans la pédanterie ni dans la facilité, sont autant de clins d'œil au spectateur.

Etienne Meyer, disciple de Pierre Cao et de Bernard Têtu, entre autres, chef de chœur confirmé, fait montre de toutes ses qualités à la tête d'une formation riche de 18 spécialistes d'instruments anciens et de 24 chanteurs. Son attention permanente au chant et à l'équilibre entre le plateau et la fosse est prometteuse. L'orchestre superlatif soutient la comparaison avec les grandes formations baroques chères à René Jacobs.

La mise en scène d'Andreas Linos, les décors, les costumes, les éclairages, la direction d'acteurs et la chorégraphie relèvent de la même conception : tout en faisant preuve d'une fidélité aux pratiques du temps, le pastiche est évité autant que le musée Grévin, rendre vie — et quelle vie ! — est le maître mot.

Tous les solistes ont fait leurs classes auprès des « grands » baroqueux et des spécialistes de la musique ancienne. Les chanteurs sont le plus souvent d'excellents comédiens, lorsqu'ils ne sont pas des comédiens nés. Ainsi Renaud Delaigue (Bardi), basse puissante, au chant et à l'articulation exemplaires, dont le jeu enthousiasme, Romain Bockler, beau ténor rompu aux subtilités des diminutions, à l'émission claire, Mariana Rewerski (Lucia Caccini) dont le beau mezzo est maintenant reconnu pour ses qualités vocales et stylistiques, la soprano Capucine Keller, promise à une belle carrière... on pourrait poursuivre l'énumération, car aucun ne démerite. Seules réserves, l'accentuation et la coloration italiennes peuvent encore progresser, mais c'est là une observation qui ne doit pas occulter la splendide réussite de l'ensemble. Car c'est bien d'un ensemble qu'il s'agit. Les pièces polyphoniques ne permettent pas de distinguer les solistes des choristes. Quel beau *Notturmo* que celui que nous avons entendu ! La brièveté des ensembles, leur enchaînement naturel n'autorisent aucun relâchement de l'attention.

La fin est une véritable apothéose de rêve : le décor s'achève sous nos yeux — splendide — avec l'Harmonie descendant des « plus hautes Sphères », les différents plans de nuages occultant progressivement la magnifique perspective urbaine débouchant sur le Baptistère pour que des ensembles variés chantent la joie de vivre et d'aimer du « noble couple d'aventureux amants ». Puisse-t-on retrouver le bouillonnement intellectuel et l'optimisme foncier de cette merveilleuse Renaissance italienne !

L'un des plus beaux spectacles baroques auxquels j'aie assisté, sinon le plus extraordinaire.

Sans le concours du Centre de Musique Baroque de Versailles, sans le mécénat des grandes fondations, la démonstration est faite qu'une grande scène régionale a capacité à créer de toutes pièces une œuvre majeure connue seulement par quelques rares enregistrements, et d'atteindre à une réussite exceptionnelle.



Eusebius
2 février 2014

OPÉRA

Entre la musique et le verbe



Andreas Linos signe une mise en scène très réussie de *La Pellegrina*. Photo Roxanne Gauthier

Par sa qualité et son originalité, *La Pellegrina*, une fête florentine a su séduire le public rassemblé au Grand Théâtre.

Les intermèdes de *La Pellegrina* ont été écrits en 1589 par des compositeurs différents. En faire un spectacle total, en les fondant dans un texte qui leur sert de fil conducteur, n'est pas sans risque. Le plus grand est certainement d'ensevelir la musique sous un amoncellement de mots. S'il est de haute volée, le livret de Rémi Cassaigne comporte néanmoins des longueurs incontestables.

Entre les références mythologiques, philosophiques, historiques, littéraires et musicales, au demeurant toutes intéressantes, le public ne sait plus trop où donner de l'oreille ! Aussi l'ensemble est-il parsemé de répliques dignes des opérettes d'antan, pourtant si vilipendées, et elles font mouche ! À peine né, l'opéra joue déjà les mauvais garçons ! Mais tout cela est anodin au regard de la qualité du spectacle. Andreas Linos signe une mise en scène très réussie, dont les décors, les éclairages, les costumes et les masques soulignent l'aspect esthétique.

Et, à la beauté scénique répond la beauté de la musique et du chant. Les chanteurs – comédiens sont tout à fait convaincants. Quant aux Traversées Baroques, et à leur chef Étienne Meyer, ils accomplissent, une fois encore, un travail magnifique, au service de ce baroque qu'ils aiment tant.

Prochaines représentations : mardi 4 et mercredi 5 février, à 20 heures.

04/02 : La Pellegrina, Une fête florentine à Dijon



© Gilles Abegg

Si les spécialistes connaissent *La Pellegrina* pour préfigurer l'opéra, jamais – à notre connaissance – elle n'a fait l'objet d'une représentation scénique depuis 1589, année de sa création. Les noces florentines de Ferdinand I^{er}, le Grand-Duc, et de Christine de Lorraine, en furent la cause : huit mois de préparation, les plus grands de tous les corps de métier convoqués, des moyens considérables, ce fut un réel événement.

C'est à **Judith Pacquier** que l'on doit la conception et la maîtrise d'œuvre de cette renaissance. L'équipe est constituée notamment d'**Etienne Meyer** à la direction d'orchestre et d'**Andreas Linos**, à qui l'on doit une mise en scène inventive, originale, toujours juste. Cette équipe parle d'une même voix.

Il en va de même des vingt-quatre chanteurs, dont les principaux solistes sont en tous points remarquables : excellentes voix, familières de la stylistique baroque, formées auprès des grands chefs de la génération précédente, mais aussi acteurs dignes de la *commedia del arte*, toujours crédibles tant dans la drôlerie que dans les moments d'émotion. **Renaud Delaigue**, splendide basse est un comédien né et campe un Giovanni de Bardi qui nous ravit. Le ténor **Romain Bockler** dont l'agilité dans les traits, les diminutions et toute l'ornementation baroque sont exceptionnels, mais aussi **Mariana Rewerski**, mezzo déjà bien connue et appréciée, **Capucine Keller**, soprano s'étant illustrée récemment dans le *Nabucco* de Garcia Alarcon, chacune, chacun mériterait d'être cité.

Un spectacle magique, qui se construit sous nos yeux, avec notre complicité, parfaitement abouti, efficace, rondement mené au point qu'on en oublie la durée (2h 40, avec entracte), voilà une magnifique réalisation qui ravit l'oreille, l'œil, l'intelligence et la sensibilité, à voir encore les 4 et 5 février à Dijon. [Yvan Beuvard]

Dijon, Grand-Théâtre, *La Pellegrina, une fête florentine*

LIONS-CLUB

Dijon : solidarité et culture à l'Opéra

le 07/02/2014 à 05:00 | A.-F. B. Vu 250 fois



Ici, lors de la réception ayant suivi le spectacle au Grand Théâtre de Dijon. 2 Le gouverneur centre-est Pierre Vauffrey, aux côtés de la présidente Marie-Hélène Le Bihan (à sa droite). Photos A.-F. B.

Le club féminin Lions-Club Marie-de-Bourgogne a mobilisé une centaine de membres et sympathisants dimanche à l'Opéra de Dijon.

En partenariat avec l'Opéra-Auditorium, le Lions-Club Dijon Marie-de-Bourgogne organisait, dimanche, une importante action au Grand Théâtre de Dijon. Aux côtés de Jacotte Rignault, responsable de la commission opéra au club, la présidente Marie-Hélène Le Bihan a remercié, lors d'un cocktail après le spectacle, le groupe d'une centaine de personnes venues de toute la région et du Jura, qui s'est déplacé au théâtre de Dijon pour assister à la représentation de La Pellegrina.

Action d'envergure

« Nous remercions la municipalité de Dijon et l'Opéra de Dijon, représentée ici par Sophie Pouchet, qui nous permettent tous les ans de mener à bien cette action d'envergure », a déclaré la présidente. « Nous pourrions ainsi envoyer des enfants défavorisés de Dijon en vacances cet été.

Et d'énumérer la participation à cette opération de représentants de clubs de Besançon Lumière, Vallée du Doubs, Lons-le-Saunier, Tonnerre, Montceau-les-Mines, Morez, Saint-Claude, Val de Morteau, ainsi que de nombreux clubs côte-d'oriens.

« Cette action sera suivie d'une action de don de soi, le 17 mai, à l'Auditorium, qui permettra à dix Lions, ou amis de Lions, d'accompagner dix malvoyants à la représentation des Noces de Figaro, spectacle très attendu dans le programme de cette saison. »

Pierre Vauffrey, gouverneur centre-est du Lions-Club international, a pris la parole pour féliciter tous ceux qui ont contribué au succès de cette opération : « Quand la culture sert l'humanitaire, on fait de belles choses ! », s'est-il exclamé.

ODB-Opéra, 8 février 2014

La Pellegrina - une fête florentine

Musiques

Antonio Archilei, Giovanni de'Bardi, Giulio Caccini, Emilio de'Cavalieri, Cristofano Malvezzi, Luca Marenzio, Jacopo Peri

Les Traversées Baroques

Opéra de Dijon, le 1er février 2014

Dans une saison de musique ancienne, pauvre en rareté, les représentations de La Pellegrina à l'Opéra de Dijon, était fort attendue. Si elle est loin d'être une œuvre totalement inconnue, puisqu'elle a fait l'objet de trois enregistrements au-moins, dont un par Andrew Parrott en 1986 qui en avait filmé une restitution scénique et qu'elle a déjà été donné en concerts, par différents chefs, dont René Jacobs – elle n'en reste pas moins un mythe qui a perduré depuis sa création à Florence à la fin du XVIe siècle.

On ne peut que saluer l'audace de l'Opéra de Dijon, qui loin de tout réseau, en a commandé à son ensemble baroque en résidence, **Les Traversées Baroques** et à **Rémi Cassaigne** pour le livret, une version scénique permettant d'en restituer l'esprit.

Lorsqu'on sait les moyens dont disposèrent ses créateurs originaux, de nombreux défis étaient donc à relever par la jeune troupe réunie ce soir, pour parvenir à faire revivre cet idéal du rêve, de ce passage de la Renaissance au baroque de la musique.

C'est à juste titre que l'on peut considérer la Pellegrina comme le creuset de l'opéra à venir.

Créée le 2 mai 1589 à l'occasion du mariage de Ferdinand 1er de Médicis avec une de ses lointaines cousines, Christine de Lorraine, la Pellegrina est d'abord une pièce de théâtre de Girolamo Bargagli écrite en 1579. Mais à l'occasion de ce mariage, six intermèdes musicaux viennent s'intercaler afin de permettre de créer un spectacle total qui devait célébrer la gloire du nouveau souverain et faire oublier les conditions de son accession au pouvoir. Ce fût un triomphe. On y trouve outre le théâtre, de la danse et une bataille navale, différentes formes musicales, des chœurs, et des pièces vocales solistes.

Cette musique réalisée par la fine fleur des compositeurs florentins au service du Grand-Duc est pure merveille. Parmi les six qui furent retenus, il y avait le père d'une des nombreuses académies Florentines qui a laissé son nom dans l'histoire de la musique, Giovanni de'Bardi, à qui fut confié le soin d'imaginer ce spectacle, mais aussi Cavalieri qui devait coordonner l'ensemble.

Si elle est parvenue jusqu'à nous pour l'essentielle, - si ce n'est dans son intégralité en raison de désaccords entre les différents protagonistes-, c'est parce qu'elle fut publiée à Venise en 1591. Ne pouvant nous offrir qu'une petite heure de musique, il a donc fallu imaginer un spectacle complet. C'est à Rémi Cassaigne, lui-même musicien présent en fosse, qu'il a été demandé de réécrire une nouvelle pièce de théâtre pouvant remplacer celle de Bargagli, qui dès sa création contrairement au reste de la représentation ne connût aucun succès.

A quelques détails près, ce nouveau livret est plutôt une réussite. Mise en abîme du spectacle vivant que redevient la Pellegrina sous nos yeux, il nous compte les derniers mois

de préparation de cette fête princière. En s'appuyant sur les très nombreuses sources qui concernent le spectacle originel parvenue jusqu'à nous, c'est tout un quotidien à la fois réaliste et onirique qui revit et se donne à voir. Nous découvrons le charme et le comique de situation, des petites histoires de tous ceux qui participèrent à cette création hors du commun : compositeurs, décorateurs, tailleurs, couturières, moucheuse de chandelles,... - dont les noms figurent dans les récits de l'époque et les livres de comptes qui furent tenus pour tenter de veiller aux dépenses prodigieuses, nécessaires à sa réalisation, qui contribuèrent à ruiner la Toscane. C'est en voulant trop en dire parfois, que le livret perd de sa fluidité. Est-il besoin de citer nommément les noms des philosophes grecs sur lesquels s'appuyaient les compositeurs florentins pour tenter de retrouver la pureté de la musique antique ?

Mais ce qui nous a le plus gênés se sont des interruptions trop fréquentes des pièces musicales, demandant aux chanteurs de passer sans arrêt du texte parlé en français aux airs chantés en italien. La musique est si belle qu'il faut lui faire confiance et la laisser conduire vers l'enchantement un public qui vient d'abord pour elle. Et c'est d'autant plus dommage que Rémi Cassaigne a su trouver des formules et des références drôles et pertinentes susceptibles de toucher le public contemporain : de Tintin à l'Or du Rhin, de Fabrice Luchini à Zarathoustra, on rit ou s'épouvante de bon cœur. Avec la complicité, à la mise en scène raffinée et inventive d'Andreas Linos et la direction artistique chaleureuse et passionnée de **Judith Pacquier**, cette Pellegrina dijonnaise parvient à faire renaître les fastes et les illusions d'une fête Renaissance.

Ici, tout n'est que songe : de ce jeune garçon qui découvrant le char d'Apollon sur scène, en tournant une manivelle invisible fait surgir la musique et les chœurs habillés de blanc, aux décors qui prennent formes, aux costumes qui se colorisent. On retrouve ici, la magie de l'architecture, de la perspective, des changements à vue, des toiles peintes, des tissus somptueux qui devaient tant contribuer au succès de l'opéra baroque. La fantaisie des thèmes retenus, montre l'ébullition de la création artistique favorisée par des princes qui ne reculent devant aucune dépense pour servir leur gloire éphémère et pourtant destinée à l'éternité grâce aux multiples talents réunis pour faire surgir la fantasmagorie de la scène.

Parmi les nombreuses qualités de ce spectacle, il faut retenir une distribution jeune, chatoyante et enthousiaste, s'appuyant sur quelques interprètes plus aguerris. Passant du théâtre au chant avec un réel talent, tous s'investissent avec plaisir dans les rôles qui leur incombent. Si certains ne chantent que dans les partis de chœur, d'autres se voient confier des airs comme celui d'Arion, demandant à dépasser la technicité des ornements pour leur donner un sens.

Si tous sont à louer, on retiendra tout particulièrement **Renaud Delaigue**, magnifique basse, qui se révèle ici surtout un comédien charismatique. Il souligne tout à la fois l'entêtement et les failles d'un esprit brillant mais déjà dépassé. Tandis que le Cavalieri de **Philippe Grisvard** est tout à la fois charmeur et roublard. L'un comme l'autre tout comme les talentueux **Vincent Bouchot** et **Hugues Primard**, n'interviennent pour les parties chantées que dans les chœurs.

Les airs de la Pellegrina sont confiés à de jeunes artistes porteurs déjà de belles promesses, certains ayant déjà eu l'occasion de briller sur scène. **Romain Bockler** dans le rôle Peri, se voit confier l'air d'Arion, que ce dernier composa et chanta. Il soigne le phrasé et les diminutions avec art. La soprano **Capucine Keller**, au timbre céleste et aux ornements soignés fait de l'air d'Amphitrite un instant suspendu d'une irréalité beauté. La

mezzo **Mariana Rewerski** dans l'audition qui précède cet air révèle une technique digne des plus grandes colorature et se montre une rivale redoutable de la première.

Les Traversées baroques, sous la direction souple, attentive et généreuse d'**Etienne Meyer** nous offre des couleurs dignes des plus grands peintres de la Renaissance. Jamais les intermèdes n'avaient jusqu'alors trouvés des interprètes aussi accomplis. La texture orchestrale est tout à la fois luxuriante et onirique tout en soulignant une virtuosité théâtrale qui nous emporte tout au long de la soirée bien loin du XXI^e siècle.

Les chœurs formés par l'ensemble des chanteurs relèvent la magnificence de la polychoralité de la Renaissance.

L'ordre des intermèdes ayant été inversés pour terminer le spectacle moderne, là où commence la Pellegrina, c'est donc avec l'arrivée sur terre de l'Harmonie que nous quittons l'opéra de Dijon, en une scène d'une splendeur indicible.

La maturité donnera à ce si beau spectacle, l'éclat de ses étonnantes et éclatantes perles baroques. Souhaitons-lui une longue vie, afin que l'audace de l'Opéra de Dijon et la grâce des artistes, puissent être partagées par tous ceux qui sont en quête de l'illusion enchantée.

Monique Parmentier

Resmusica, 13 février 2014

La Pellegrina à Dijon

Le 13 février 2014 par **Joelle Farenc**

La Scène, Spectacles divers

Dijon, Grand Théâtre, 04-II-2014. « La Pellegrina, une fête florentine », production de l'Opéra de Dijon évoquant un spectacle créé à Florence en mai 1589 : intermèdes de La Pellegrina sur des musiques de Giovanni De' Bardi, Emilio De' Cavalieri, Jacopo Peri, etc. Livret : Rémi Cassaigne. Direction artistique : Judith Pasquier. Direction musicale : Etienne Meyer. Mise en scène, scénographie, costumes : Andréas Linos. Co-créatrice des costumes : Julie Lardrot. Lumières : Jérémie Papin. Avec Capucine Keller, Vittoria (Prima donna) ; Maria Rewerski, Lucia (Seconda donna) ; Lise Viricel, Margherita ; Bernard Delaigue, Bardi ; Vincent Bouchot, Rossi ; Philippe Grisvard, Cavalieri. Ensemble Les Traversées Baroques ; direction : Etienne Meyer

FRANCE

BOURGOGNE
DIJON



Florence, 1589 : nous voilà plongés dans l'atmosphère fébrile de la préparation du mariage de Ferdinand de Médicis avec Isabelle de Lorraine, nièce préférée de la reine Catherine de Médicis. Désireux de redorer le blason de la famille, un peu terni par les frasques de son frère, le Duc de Toscane désire une fête somptueuse qui marque cet événement : elle va durer plusieurs jours, et on pourra y entendre trois pièces de théâtre, entrecoupées d'intermèdes musicaux aux sujets allégoriques. Pour élaborer ce spectacle, Ferdinand fait appel aux lettrés de l'époque, tels le comte Bardi, animateur d'une des célèbres *camerate fiorentine*, ou bien l'académicien Rossi, à des musiciens connus comme Peri ou Caccini, à un architecte au nom prometteur, Buontalenti, enfin aux interprètes les plus renommés de la région.

C'est cette préparation fiévreuse que Rémi Cassaigne a imaginée comme trame d'un scénario qui va enchâsser les intermèdes musicaux joués et chantés par Les Traversées

Baroques. L'enjeu est de taille : comment recréer l'atmosphère d'une époque sans tomber dans le travers d'une reconstitution sans relief ? Rémi Cassaigne choisit de mettre au premier plan, d'une part un dialogue entre Bardi et Rossi qui porte en gros sur la modernité en art, et d'autre part la mise en place technique de la fête somptueuse, en donnant des détails réels sur la vie d'un chantier à l'époque, sur le recrutement des chanteurs, sur les contretemps inhérents à l'élaboration d'un spectacle de cette envergure.

Oui, le scénariste a parfaitement capté l'aspect pédant de ces discussions philosophiques sur l'Harmonie, qu'elle soit « des sphères » ou musicale. Il a su y mêler des clins d'œil musicaux, et aussi dijonnais : en citant à l'orchestre le prélude de *L'Or du Rhin*, il évoque à la fois *La Tétralogie*, montée à l'Auditorium en octobre, et les rapports de nombre qui existent dans la suite des harmoniques... On en reparlera peut-être cette année à Dijon avec *La Génération harmonique* de Rameau ! Non en revanche, pour une certaine difficulté à mettre en route ce discours parlé, avec des longueurs dans la première partie.

Les coulisses et le chantier de la fête florentine sont remarquablement suggérés par un décor qui se construit en quelque sorte sous nos yeux. Dans la première partie, un mur à peine dégrossi sur lequel il y a des cotes d'architecte suffit amplement à faire comprendre que la tâche est gigantesque ; mais dans la deuxième, les rues d'une cité du XVI^e siècle s'organisent suivant les lois de la perspective, et c'est ainsi qu'une ville idéale de la Renaissance apparaît petit à petit. Or il ne faut pas oublier que c'est ce spectacle complet qui justifie ces travaux ; à la fin descendent des cintres un encadrement de scène, puis petit à petit des nuées qui masquent la ville et, au milieu de ces nuées descend aussi l'Harmonie sur son trône ! Du haut de ce ciel des chanteurs, des dieux sans doute, lui répondent pour le chœur final.



Les vingt-quatre interprètes sont absolument tous excellents ; quand ils chantent en chœur, on perçoit une rondeur et une stabilité, une puissance harmonieuse absolument remarquables. Leurs voix s'accordent avec bonheur avec l'orchestre des Traversées

Baroques, avec les luths et théorbes, avec les trombones et les cornets, avec les orgues, les cordes et la harpe. Il se dégage de cette interprétation une impression de majesté, mais aussi de souplesse, due sans doute aux ruptures rythmiques courantes à l'époque. Les soli vocaux sont tout aussi impressionnants, et les fioritures et les vocalises ornementales rappellent que la virtuosité n'est pas l'apanage de notre siècle.

Les costumes d'époque et les masques de la dernière scène sont raffinés, mais pas clinquants : le blanc cassé est la couleur dominante de cette production ; l'optimisme de cette époque que l'on appelle « la Renaissance » mérite cette couleur claire qui symbolise ici la jeunesse. Les éclairages insistent eux aussi sur la vitalité des interprètes, qui sont à la fois comédiens et chanteurs et qui donnent visiblement le meilleur d'eux-mêmes.

1589, une œuvre d'art totale en somme : l'opéra est en marche.

crédit photographique : © Gilles Abegg

« Il y avait donc une autre histoire à raconter, sur un texte contemporain. »

*Entretien avec Judith Pacquier
cornettiste et co-directrice musicale des Traversées Baroques
à propos de La Pellegrina*



En dépit de l'épuisante représentation de la veille au Grand Théâtre de Dijon, voilà Judith Pacquier prête à nous accorder un moment, après un café dynamisant. Souriante et détendue, la fameuse cornettiste, élève de Jean-Pierre Canihac, co-directrice des Traversées, évoque tour à tour les fastueux intermèdes de La Pellegrina, presque aussi mythiques que l'Orfeo, ou que l'Euridice de Peri, ainsi que cette nouvelle création dijonnaise, qu'on aurait tort d'interpréter comme une reconstitution à la florentine. Et

au fil d'un échange aussi agréable que nourri, on en vient à laisser filer l'heure et presque le train, et c'est hors d'haleine que nous avons pu regagner la capitale, notre enregistreur triomphalement en poche, pour pouvoir partager avec vous les coulisses des coulisses de ces noces princières.

Autour de la Pellegrina de 1589

Muse Baroque : Il y eu de très nombreux intermèdes musicaux interprétés entre 1539 et 1589, souvent à l'occasion de baptêmes, noces ou entrées solennelles. Pourquoi avoir choisi la Pellegrina en particulier ?

Judith Pacquier : Les Traversées Baroques ont la chance d'être en résidence à Dijon, et l'Opéra de Dijon a choisi de nous faire confiance pour monter un opéra. Avec Etienne [Meyer], nous cherchions à trouver un projet fort, et nous étions déjà familiers de La Pellegrina.

M.B. : Faut-il y voir l'attrait de ce que certains désignent comme « la naissance de l'opéra » ?

J.P. : La Pellegrina, ou précisément les intermèdes de celle-ci (puisque la Pellegrina est le nom de la pièce de théâtre), est un mythe aux sources de l'opéra, même si elle n'en constitue pas encore le premier prototype. Il n'y a pas d'unité dramatique ici. L'œuvre voit le jour le 2 mai 1589 dans une période d'effervescence intense, et cette commande est un pas vers le rêve et la fantaisie. En effet, la Pellegrina a été conçue comme un manifeste de la puissance des Médicis, et prenait place dans un ensemble de 15 jours de festivités ruineuses avec d'autres pièces de théâtre comme la Zingara ou la Pazzia d'Isabella, à l'occasion desquelles on rejoua d'ailleurs les intermezzi. Il s'agissait de l'évènement culturel à ne pas manquer, et la Pellegrina a été vue comme un point culminant de ces réjouissances en l'honneur des noces de Ferdinand de Médicis et de Christine de Lorraine, qui ont nécessité 9 mois de préparation.

M.B. : Du fait de l'intervention de six compositeurs différents (Antonio Archilei, Giovanni de'Bardi, Giulio Caccini, Emilio de'Cavalieri, Cristofano Malvezzi, Luca Marenzio et Jacopo Peri), y a-t-il tout de même une unité stylistique à cette Pellegrina ?

J.P. : C'est une œuvre commune, et qui n'a pas été sans rivalités. S'affrontaient, en caricaturant un peu, d'un côté les Anciens, comme Bardi, aristocrate et humaniste, promoteur de la Camerata Fiorentina, souhaitant mettre en valeur le texte, subordonner la musique à la parole, en une sorte d'apothéose de l'idéal de la Renaissance. De l'autre, les « jeunes qui montent » tels Peri ou Caccini. Ecoutez le fameux air « Dunque Fra Torbid' Onde » de Peri, dans le 5ème intermède, la modernité est visible dans les diminutions, le dégagement du chanteur soliste, en bref la naissance des premiers airs d'opéra.

M.B. : Quelles sources avez-vous utilisées ? Quel ont été vos choix pour les effectifs et l'instrumentarium ?

J.P. : Nous bénéficions pour La Pellegrina de tout un ensemble de documents très complets, qu'il s'agisse de la partition publiée à Venise en 1591, des dessins des costumes et décors retrouvés à la fin du XIXème siècle éparpillés dans les archives florentines, les livres de comptes de Cavalieri...

Evidemment, en dépit de tout ce matériel, même musicalement, il était impensable de recréer la Pellegrina comme à l'époque où il y avait 120 musiciens ! A Dijon, nous aurons 24 chanteurs et 18 instrumentistes, ce qui constitue un bon compromis, adapté à la taille de la salle et à notre budget. En outre, il était important que les sonorités soient riches, et c'est le cas puisque nous jouons souvent de plusieurs instruments, et qu'avec lyre, lirone, luth basse, etc. le continuo sera très fourni.

M.B. : En ce qui concerne la partition, n'y a-t-il tout de même pas des arbitrages à faire, puisque la partition de 1591 semble ne pas correspondre partout avec la relation d'un témoin des festivités de 1589 ?

J.P. : Vous avez tout à fait raison. Il y a dans la 9ème partie (Nono) de la partition de 1591 une description du dispositif instrumental, pièce par pièce et voix par voix, par Cristofano Malvezzi, qui était compositeur. C'est donc notre source première. Ensuite, il y a Bastiano de Rossi, qui n'était pas musicien, qui a rédigé une Description de l'appareil des intermèdes faits pour la comédie représentée à Florence en 1589 qui contient une description précise mais parfois divergente. Quoiqu'il en soit, nous avons adapté ces documents à notre production, selon nos choix propres et ce dont nous disposons pour cette production.

M.B. : Il n'y a pas de flûtes, ni de trompettes ?

J.P. : Avec Etienne, le parti-pris a été de varier les couleurs en fonction du contexte de chaque madrigal. A l'époque, les Médicis avaient fait venir les meilleurs musiciens d'Europe, il est au passage piquant de relever que le cornettiste était mieux payé que la soprano ou le compositeur ;

M.B. : Comment avez-vous choisi la distribution, relativement jeune ?

J.P. : Cela a été assez épique : nous avons reçu 425 candidatures par CV, puis fait passer 100 auditions, cela nous a pris 5 jours pour écouter tous les chanteurs. Rien que pour le rôle finalement attribué à Capucine [Keller], nous avons auditionné 35 sopranos... Enfin, pour l'anecdote, Philippe Grisvart, qui joue le rôle de Cavalieri et chante basse, est en réalité claveciniste, et a été l'accompagnateur des dites auditions !

M.B. : Les ornements ont-ils été improvisés ?

J.P. : la majeure partie est déjà écrite dans la partition. J'en ai composé certaines comme celle du « lo che l'Onde ». Etant cornettiste de formation, l'art des diminutions m'est familier, et l'essentiel est d'allier à la fois la capacité à être virtuose et le respect de la ligne vocale, c'est cela qui est musicalement intéressant. Il faut rester dans la simplicité, et c'est là où Capucine Keller ou Romain Bockler sont extraordinaires.

M.B. : Qu'en est-il pour votre travail sur les chœurs, qui sont très fluides ?

J.P. : L'écriture des chœurs est très polyphonique. Etienne [Meyer] a effectué un travail très poussé sur la recherche de l'accent du texte et de la « grande phrase », et le rebond. Cela permet une fois ces éléments en place des chœurs qui avancent toujours. Il n'y a pas eu de tentation de bousculer les tempi à l'intérieur, pas d'ajout d'effets.

2. Autour du spectacle de La Pellegrina 2014

M.B. : Comment s'est déroulée votre collaboration avec Rémi Cassaigne et Andreas Linos ? Qui a eu l'idée de cette nouvelle Pellegrina, et pourquoi ne pas rejouer la pièce originelle ?

J.P. : Au départ, nous voulions faire la Pellegrina, avec à la fois la pièce de théâtre et la musique des intermèdes. Cependant, nous nous sommes vite rendu compte que la pièce de Girolamo Bargagli, une comédie un peu lourde, était trop longue et trop complexe pour un public actuel, avec plus de 30 personnages. Il y avait donc une autre histoire à raconter, sur un texte contemporain. Nous connaissions bien Rémi [Cassaigne] avec lequel nous avons fait nos études, et le projet s'est monté il y a un an et demi, nous avons reçu le texte en juillet dernier : il s'agissait de raconter l'histoire de La Pellegrina 8 mois avant sa création en 1589, de voir les coulisses, les décors, le contexte. La réalisation de Rémi Cassaigne est très documentée, c'est une plongée de l'époque avec plusieurs niveaux de lecture. D'ailleurs, à la générale nous avons accueilli des lycéens, et cela a très bien fonctionné ! Je pense aussi que ce spectacle est un « work in progress », qu'il est appelé à évoluer.

M.B. : Et la mise en scène d'Andreas Linos ?

J.P. : J'admire beaucoup Andreas car c'est un musicien, et il a donc un fort respect pour la musique. L'idée qu'il a eu, dans le prolongement du livret de Remi Cassaigne, a été de conter la préparation des festivités, et d'amener le spectateur à comprendre l'époque. Le passage du parlé au chanté a été ardu pour les artistes, notamment Renaud Delaigue qui tient le spectacle de bout en bout. Cela a aussi été un défi logistique à relever car comparé

à la pléthore du personnel à la solde des Médicis, nous n'avions que 4 costumières pour 62 costumes, et 8 machinistes. Et ce fut une joie immense de voir que le public a été interloqué par le final somptueux.

M.B. : Quel sera l'avenir de cette production ?

J.P. : C'est à voir, nous aimerions naturellement qu'il puisse y avoir une belle tournée.

3. Les Traversées Baroques

M.B. : Quels sont les prochains projets des Traversées ?

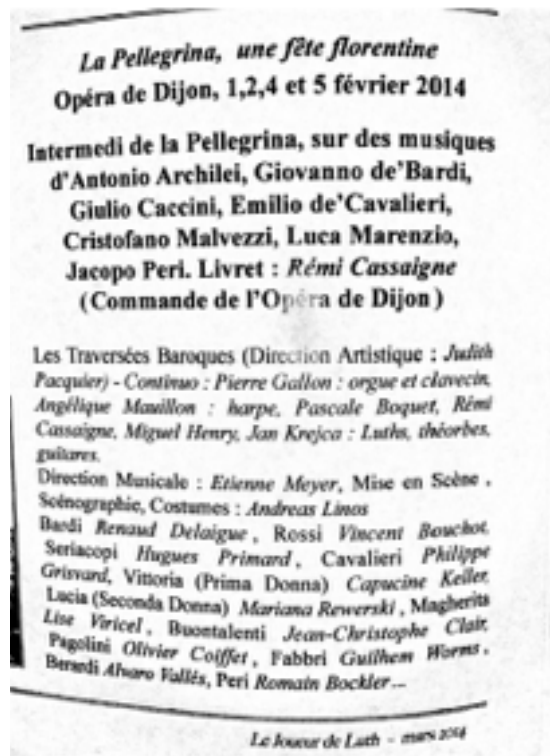
J.P. : Nous sortirons en juillet chez K617 un enregistrement consacré au rayonnement de la musique italienne en Europe de l'Est. Et dans environ 2 ans, nous comptons monter de nouveau un nouvel opéra à Dijon. Mais je ne peux encore vous en dire plus (sourire).

Et puis, il y a les ateliers de formation, ouverts à tous les amateurs ou aux futurs professionnels, les actions en collège, à Sciences-Po... Il est important de former le public de demain.

M.B. : Merci beaucoup Judith pour cet entretien.

Propos recueillis par Viet-Linh Nguyen le 11 février 2014 à Dijon.

Le Joueur de Luth, mars 2014



Dans ce beau théâtre à l'italienne de Dijon, me voilà installé tout près de la petite fosse d'orchestre. Dans celle-ci se trouve un merveilleux équilibre d'instruments pour le continuo: vents, cordes frottées, pincées et claviers tout cela dirigé par une main de maître, Etienne Meyer. Les chanteurs sont sur scène, car par moments ils deviendront récitants et acteurs. Le spectacle commence par l'apparition d'un enfant, Marin, qui regarde un carrosse en essayant de comprendre le pourquoi de cet objet ici. Puis prenant son luth, de la rêverie à la méditation, des anges apparaissent en chantant. S'en suivent quelques cavalcades entre ces personnages et l'enfant, avant de tous s'en aller en tournant devant une grande façade blanche où est projeté en ombre chinoise le carrosse emmené par l'enfant.

(...) Toutes les scènes sont entrecoupées de musiques magnifiques: Sinfonias à 5 ou 6 parties, grandes pièces polychorales de la « prima practica », étourdissants airs ornés de la « seconda practica » (déjà en 1589!)...

(...) Le temps n'existe plus, le public a le souffle coupé et chavire de bonheur par tant de beauté. Merci à tous d'avoir si bien pu retranscrire par la magie du théâtre toute l'émotion et la grandeur d'une époque.

Didier Jarny

DIJON

LA PELLEGRINA

Archilei Bardi (Cuccini), Cavalieri (Peri)

Renaud Delaigue (Bardi)
Vincent Bouchot (Rossi)
Hugues Primard (Serapico)
Philippe Gnsard (Cavalieri)
Capucine Keller (Vittoria)
Manana Reverska (Lucia)
Jean-Christophe Clair (Buontalenti)
Olivier Coufflet (Pagolo)
Guilhem Worms (Fabbri)
Alvaro Vallés (Benardi)
Romain Bockler (Peri)
Alice Habellion (Gioia)
Étienne Meyer (dm)
Andreas Linos (msdc)
Jérémie Papin (l)

Grand Théâtre, 1^{er} février

LA PELLEGRINA
ATTEND ENCORE
UNE RÉALISATION
SCÉNIQUE QUI
FASSE ÉCHO À SA
MAGNIFICENCE
MUSICALE.

La *Pellegrina* (Florence, 1589) constitue un des ultimes jalons qui conduisirent au dégagement, progressif, de l'opéra. Créée à l'occasion des noces de Ferdinand I^{er}, grand-duc de Toscane, avec Christine de Lorraine (petite-fille, par sa mère, de Catherine de Médicis, reine de France), cette œuvre, mêlant pièce de théâtre et intermèdes musicaux, fut aussi une opération triplement gigantesque pour son époque : le plus opulent des divertissements de cour, une affirmation dynastique et un acte majeur de diplomatie culturelle. Produire, aujourd'hui, ces somptueux intermèdes, sans la pièce de théâtre originale (écrite par Girolamo Bargagli) qui en était la trame, est pertinent, mais risqué. Que substituer à ce texte absent ? L'Opéra de Dijon en a commandé un autre à Rémi Cassaigne, aussi long et vague que dépourvu de rythme dramaturgique, surtout dans les deux premiers tiers du spectacle. Et, plutôt que de trouver un substitut contemporain à des références my-

thologiques et à des allusions à la vie politique et sociale florentine en 1589, son auteur a offert un pataud succédané de pédagogie de la néo-antiquité, où la musique a une maigre part.

À maints moments, la somptueuse partition (soixante-dix minutes pour deux heures et demie de représentation) fait l'effet d'un cheveu sur la soupe. Un comble quand on sait que le sommet des compositeurs du temps (ne manquaient que Monteverdi et Gabrieli) collabora à cette superproduction !

Prenant en charge mise en scène, décors et costumes, Andreas Linos a manifestement été dépassé par le projet et n'a pas retourné, à son profit, les modestes moyens financiers mis à sa disposition. Faute de dominer ces matériaux hétérogènes, il s'est contenté de régir indolemment entrées et sorties ; un spectacle d'étudiants eût été plus actuel et plus cohérent.

Heureusement, la part musicale est réjouissante.



et accomplie. Ensemble formé d'une poignée d'instrumentistes chevronnés (Odile Édouard, Angélique Mauillon ou Pascale Bocquet), rejoints par une jeune et compétente génération de musiciens, Les Traversées Baroques – Judith Pacquier en est la directrice artistique – procurent un bonheur constant, y compris dans quelques savoureux décalages stylistiques : le début d'*Also sprach Zarathustra* de Richard Strauss, mis à la sauce baroque, ne s'oublie pas de sitôt ! Avec sa gestique ductile et large, et son évidente

musicalité, Étienne Meyer permet à la représentation de respirer et de vivre. Enfin, parmi l'équipe de jeunes chanteurs, Capucine Keller, Alice Habellion et Romain Bockler méritent une distinction particulière.

Connue par quelques rares disques – notamment l'enregistrement pionnier dirigé par Andrew Parrott, chez EMI –, *La Pellegrina* attend encore une réalisation scénique qui fasse écho à sa magnificence musicale.

Frank Langlois

Plusieurs émissions télévisées et radiophoniques ont également été réalisées:

- JT France3 Bourgogne:

http://pluzz.francetv.fr/videos/jt_1920_bourgogne_96197717.html
http://pluzz.francetv.fr/videos/soir_3_bourgogne_96197720.html

- France Musique, Emission « Trois questions à... »
Mercredi 29 janvier : 7h40 (J. Michel Dhuez)

<http://www.francemusique.fr/emission/la-matinale/2013-2014/cristina-branco-invitee-de-la-matinale-01-30-2014-09-41>

- Radio Culture Dijon:

<http://radio-cultures-dijon.com/category/podcasts/ilfuocoditalia-podcasts/>